

Le feuilletton  
de Pierre Lepape

## Pascal qui rit



### LA TÉLÉVISION

de Jean-Philippe Toussaint.  
Minuit, 272 p., 98 F.

Il n'y a pas davantage d'« école de Minuit » aujourd'hui qu'il n'y eut hier d'école du « nouveau roman ». Le « nouveau roman » est né du hasard d'une photographie, de l'opportunisme publicitaire de Robbe-Grillet et de l'amour universitaire des étiquettes. Comme il se trouvait que les écrivains de ladite « école » avaient du talent – du génie même, pour certains d'entre eux –, l'illusion a pris consistance. Si l'on réunissait aujourd'hui sur le trottoir de la rue Bernard-Palissy Jean Echenoz, Marie Ndiaye, Jean-Philippe Toussaint, Jean Rouaud, Eric Laureat, Eric Chevillard, Christian Gailly, quelques autres encore, il ne serait pas difficile de leur trouver assez de points de ressemblance pour donner l'image d'un groupe, à tout le moins d'un compagnonnage spirituel. Ils ont un air de famille.

On y trouverait d'abord le sentiment commun que la langue française est une vieille dame respectable qu'on ne fait danser sur des airs nouveaux qu'après lui avoir fait convenablement sa cour. Les écrivains de Minuit ne rêvent plus de briser la langue; ils savent qu'il n'y a rien à gagner à ce terrorisme, sinon à abandonner la place aux conservateurs et aux perroquets. Le français, ils préfèrent en connaître minutieusement, scrupuleusement toutes les règles, toutes les figures rhétoriques, toutes les subtilités étymologiques, toutes les contraintes séculaires pour mieux s'en jouer et en jouer; dans la parodie, dans les surprises de la métaphore, dans le raffinement des néologismes, dans l'incongruité des rapprochements. Ils n'inventent pas une langue: ils gonflent la nôtre jusqu'à la rendre aussi transparente et légère qu'une bulle de savon dont les frisations changeantes donnent leurs couleurs arbitraires au réactif.

Leur second point commun doit aussi beaucoup à la leçon de Diderot, c'est le rire. Ils écrivent tous des livres drôles, chacun à sa manière: la farce, l'ironie, l'humour, la cocasserie, le sarcasme, la fécéité, le persiflage, la dérision. Ils ne sont pas les seuls. A la liste susdite, il conviendrait d'ajouter des écrivains comme Weyergans, comme Roubaud, comme Noguez. Après des années de dictature de la gravité – mais il y eut toujours d'indispensables pitres –, le rire est redevenu l'axe autour duquel tournent les perceptions de la comédie humaine, de la pantomime des gueux et du grand branle du monde. Les habitudes ne s'y sont pas encore faites: dire d'un roman qu'il est léger et drôle, dans un monde qui ne l'est guère, c'est l'envoyer dans l'enfer du divertissement, du superficiel, de l'éphémère. Nous avons encore un peu de mal à prendre le rire au sérieux.

La Télévision est un roman léger et drôle. Jean-Philippe Toussaint se fit, avec *La Salle de bain* et *Mon-sieur*, et sans le vouloir, la réputation d'un écrivain « post-moderne ». Le post-modernisme ressemblant à un grand sac où dégringole le je-ne-sais-quoi de ceux qui ne savent pas grand-chose, l'étiquette dont était affublé Toussaint ne risquait guère de le gêner. Tout juste le poussa-t-elle, peut-être, à écrire un roman en 1991. *La Révérence*, qui, à force d'être concerté et ingénieux, écrit sur une table d'architecte, avait perdu à l'arrivée ses couleurs et son charme. Avec *La Télévision*, il retrouve sa belle liberté d'esprit – qui est chez lui aux antipodes de la licence.

*Que fait-on lorsque l'on a décidé de ne plus regarder la télévision? Tourner définitivement le bouton de son petit écran suffit-il à s'arracher du pouvoir des images? Sur le mode romanesque, Jean-Philippe Toussaint analyse avec malice et drôlerie cette machine à stopper la pensée et à écarter l'ennui*

La Télévision ne raconte rien. Plus exactement: rien est ce que raconte *La Télévision*. Un universitaire a obtenu une bourse d'études à Berlio pour y mener une recherche sur Tiden (ou le Titen, ou Tiziano Vercellio, ou T.V., chacun y va de son nom)... Sur un épisode, peut-être légendaire, de la vie de Titen et que rapporte Musset dans une nouvelle: le peintre, ayant reçu la visite de Charles Quint, laisse tomber son pinceau devant l'empereur. Celui-ci se balsa, ramasse la brosse gluante de peinture et la tend à l'artiste. Métaphore glorieuse de la supériorité de la création sur le pouvoir. Mais c'est l'été à Berlin, il fait beau, la femme enlente du jeune historien d'art est partie en Italie avec leur fils. La ville est presque vide, comme le temps dont dispose le narrateur, surtout depuis qu'il a décidé de ne plus regarder la télévision. Que fait-on à ne rien faire, lorsque le petit écran est éteint, qu'on recule sans cesse le moment où l'on doit commencer à écrire, qu'on perd même peu à peu les raisons qui vous ont fait entreprendre ce travail? On ne fait rien: on pense. « Par ne rien faire, j'entends ne rien faire d'irréfléchi ou de contraint, ne rien faire de guidé par l'habitude ou la paresse. Par ne rien faire, j'entends ne faire que l'essentiel, penser, lire, écouter de la musique, faire l'amour, me promener, aller à la piscine, cueillir des champignons. Ne rien faire, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer un peu vite, exige méthode et discipline, ouverture d'esprit et concentration. » Notre universitaire sait se payer de mots. La vérité est qu'il ne lit plus guère, que la musique fait partie du « gigantesque tapis d'ondes qui s'abat quotidiennement sur le monde », que ses amours sont en voyage, les champignons hors de portée. Restent les promenades et la piscine: des activités qui laissent le terrain libre à la pensée. Il pense donc, dans cette totale vacance, dans le temps qui s'étire désormais sans repère; et plus il pense – on ne sait trop à quoi: à rien, peut-être –, plus le reste lui semble perdre peu à peu de sa consistance et de sa réalité. Tout devient pensée, c'est-à-dire combinaisons de représentations: fantaisie.

Le narrateur se dénuade, intellectuellement et physiquement, dans la candeur et la cocasserie. Penser les choses procure un pur plaisir qu'on ne retrouve jamais complètement dans leur réalisation. Ainsi de son étude sur Titen:

« Si l'on a déjà joui tout son saoul des jouissances potentielles d'un projet aux étapes précédant sa réalisation, il ne reste plus, au moment de le mettre en œuvre, que la douleur inhérente à la création, le fardeau, le labeur. » Toussaint – son narrateur tout au moins – expérimente la possibilité d'un travail – d'un livre par exemple: et, pourquoi pas, d'un roman – qui serait pure jouissance du temps, pur projet, potentialité toujours maintenue à l'état de veille, sans passage à l'acte. Il est devenu un pur spectateur des images qu'il se fabrique, sans le moindre pouvoir sur elles.

Rien de tout cela n'est évidemment dramatique: un drame ne peut jamais survenir ailleurs que dans la réalité. Quand tout est devenu potentiel, virtuel, il suffit de modifier le scénario ou d'inverser les rôles pour que les catastrophes se transforment en gags. Le héros de Toussaint a décidé de ne plus regarder la télévision, mais il est déjà trop tard: le mal est fait, il est devenu à lui-même sa propre télévision, sa fabrique perpétuelle d'images dont le flux incessant, incohérent, uniformisant est devenu la seule réalité. Interdisant par son désordre jusqu'à la formation même de la pensée, jusqu'à la possibilité de la création: « L'homme maintenant – l'entrepreneur, l'artiste, l'homme politique – semblait consacrer davantage de temps et d'énergie au commentaire de ses actions qu'à ses actions elles-mêmes. N'étant évidemment pas étrangère à cette dérive, la télévision pouvait cependant nuire encore bien davantage à la création artistique, en proposant par exemple des émissions où les artistes seraient invités à venir parler de leurs projets. (...) Les artistes seraient sans doute bien meilleurs d'ailleurs, plus vivants et plus convulsants, pour parler d'œuvres auxquelles ils n'auraient pas encore mis la première main et pour lesquelles ils auraient conservé toute leur énergie intacte, que pour commenter une œuvre qu'ils viendraient de finir, une œuvre qui leur tiendrait à cœur, fragile et délicate, qu'ils prendraient jalousement soin de défendre, et dont ils seraient, finalement, infoutus de parler avec la désinvolture qui sied. » Quelques essayistes ont analysé avec gravité la crise de la représentation – et donc de la civilisation – ouverte par le bombardement continu d'images virtuelles que nous subissons, dans l'extase et le manque. Jean-Philippe Toussaint lui donne une expression romanesque d'une efficacité comique et critique exemplaire.

Il ne s'en tient pas au banal constat que la télévision nous mange. Avec malice, tout sourire, il balance les arguments de la mauvaise foi: la télévision nous est devenue indispensable; même ceux qui prétendent le contraire, les intellectuels, les créateurs: ceux qui prétendent n'y jeter un œil que par mégarde ne peuvent plus se passer de cette machine à stopper la pensée et à écarter l'ennui. Tout au long de *La Télévision* s'ourle une méditation qui commente, sur le ton de l'humour et de la farce, certaines des pensées de Pascal. Celle-ci par exemple: « La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir, mais le divertissement nous amuse et nous fait arriver sensiblement à la mort. » Toussaint est un janséniste qui rit.